

RÉUSSIR ET FAIRE RÉUSSIR

Tout le monde voudrait que plus d'étudiantes et étudiants réussissent et obtiennent leur diplôme. Depuis que le Ministère a commandé des «plans» qui doivent mener à une augmentation de «taux», toutes sortes d'initiatives fleurissent.

Il semble toutefois y avoir plusieurs espèces de limites à ce que l'on peut suggérer. Premièrement, il y a des limites démocratiques: on ne peut pas changer les règles d'admission explicitement pour éliminer les candidats qui seraient trop «à risque». Deuxièmement, il y a les limites du bon sens: on ne peut pas abaisser trop clairement les exigences. Finalement, il y a aussi des limites morales: on ne peut pas vendre les diplômes ni trafiquer les statistiques.

Il est difficile d'identifier quelle espèce de limite est franchie dans le cas de la «promotion conditionnelle des cours préalables». La méthode proposée consiste à inscrire l'étudiant au cours subséquent s'il a obtenu une note située, par exemple, entre 50% et 59% au cours préalable puis de lui accorder rétroactivement la note de passage pour ce cours s'il obtient au moins 65% pour le second cours. Le moyen est ingénieux, pour ne pas dire astucieux. Il est d'une rationalité technique sans faille (on pourrait, d'une manière encore plus mathématiquement rationnelle, exiger 68% pour un résultat préalable de 52%, 67% pour 53%, etc.). Cela produirait sûrement un effet bénéfique sur le «taux» de réussite de ce cours préalable. Mais qu'est-ce que cela produirait d'autre?

Qu'est-ce que cela produit, par exemple, dans l'esprit des étudiants et des personnes de leur entourage? Mes étudiants répondraient: «Ça dépend des gens». Quelques uns penseront: «Ah! Ingénieux ce cégep! Il fait réussir un cours qui autrement aurait dû être repris!» D'autres diraient que ça ressemble à l'offre des restaurants *Nickell* «Mangez-en un

et obtenez-en un deuxième pour 5€». On réussit le deuxième cours et on «obtient» le premier cours pour cinq points.

Mais peu importe ce genre de réaction individuelle. Imaginons, chacun de nous, cet étudiant assis devant nous à qui nous expliquons cette méthode de réussite. Pour lui, la note de passage au cours préalable est devenue 50% et l'effort réel est reporté au 2e cours. Et nous, nous devenons ceux qui mettent en place ce stratagème?¹

Moi, ça me rappelle la réponse de cet étudiant qui en était à reprendre un même cours pour la 3e fois et à qui je disais, après la remise d'un deuxième travail bâclé, qu'il devrait mettre un peu plus de temps et d'effort sur ses travaux. Cet étudiant m'a très calmement répondu que c'était sa troisième reprise et que, donc, je ne pouvais pas le «couler». Et quand je lui ai dit que c'était toujours possible, il a eu l'air étonné et m'a appris que dans sa polyvalente après deux échecs on «passait» automatiquement. Peut-être qu'il mentait. Ou peut-être qu'un prof lui a fait cette «faveur» sans que ce soit une politique officielle de l'école en question. Mais ce qui est clair, c'est qu'il y a eu là une espèce de limite de dépassée. Une limite au-delà de laquelle on apprend à l'étudiant comment «passer» sans «trop» comprendre ni apprendre. C'est une espèce de limite psycho-sociale, pour ne pas dire politique, interne à la limite démocratique, et qui concerne le rôle de l'éducation.

La grande majorité des étudiants ne sont pas comme ça: et il ne faudrait pas qu'ils le deviennent. «L'étudiant premier responsable de sa réussite» ne vise pas l'apprentissage de «technicalités» pour réussir sans apprendre.

Une identification officielle des obstacles à la réussite reste à venir. Elle permettrait de penser des moyens adaptés et de mesurer leurs effets. En attendant, les moyens suggérés

¹ Et qu'est-ce qui s'est produit dans l'esprit de celui ou celle qui a eu cette idée?

semblent parfois si étroitement liés au but immédiat de faire monter ce «taux» de réussite qu'ils font abstraction de tout le reste. En effet on oublie parfois les questions de motivation, d'acquis, de conditions d'études et d'enseignement. On oublie parfois que c'est l'apprentissage qu'il faut d'abord améliorer pour améliorer le taux de réussite. On oublie aussi que «l'étudiant est le premier responsable de ses apprentissages».

Il est légitime que les étudiants se préoccupent de «la note»; il est légitime aussi de se rappeler qu'elle correspond à certaines acquisitions et à une certaine formation que l'on peut appeler un ensemble de compétences, si l'on veut.

Une très grande majorité d'étudiants réussissent les cours auxquels ils sont inscrits. Cette majorité réussit, c'est-à-dire apprend quelque chose qui s'ajoute à ce qu'elle sait déjà et qui lui permettra de faire quelque chose ou d'apprendre quelque chose qu'elle ne sait pas encore.

Une minorité ne réussit pas. Les causes de cette non réussite sont multiples et l'analyse officielle des obstacles à la réussite reste à venir, comme je le disais. Les suggestions (que l'on peut refuser?) qui surgissent spontanément ces jours-ci méritent d'être examinées attentivement avant d'être appliquées. L'idée que le nombre d'étudiants auquel un même professeur enseigne peut avoir un rapport avec le taux de réussite est une idée qui devrait être examinée. «Officiellement», cela ne semble pas faire partie des suggestions possibles —réalisme du projet social néolibéral oblige. De la même manière, l'idée que la formation antérieure puisse être une cause déterminante ne semble pas suffisamment plausible pour que l'on dise au même Ministère que l'acquisition des contenus et le respect des exigences des programmes du niveau secondaire devraient être garantis par l'obtention du diplôme d'études secondaires. Pour ce qui est du primaire, la re-

re-réforme semble déjà trop médiatisée pour que l'on puisse rajouter quoi que ce soit d'audible au tintamarre des huées et des applaudissements.

De toutes façons, si cela se fait très vite, selon la nouvelle méthode harvardienne de gestion, cela ressemblera aux travaux des étudiants qui échouent: ça sera à refaire. C'est partout la même chose: vite, parce que si les profs se mettent à en discuter, on en finira pas. Et il faut en finir si on veut recommencer le plus tôt possible. On en oublie que des profs qui semblent heureux d'être là et chaleureux parce qu'ils sont vraiment heureux de leur sort auraient sûrement quelque effet sur l'apprentissage. Mais ça, c'est-à-dire l'environnement intellectuel ou social des étudiant-e-s, ça ne se commande pas. Et la recherche des moyens pour y arriver est loin de faire l'objet d'une quelconque mobilisation.

Bernard La Rivière